

[Autour de l'exposition « Le Dibbouk. Fantôme du monde disparu »](#)

Dans la culture populaire juive, un dibbouk désigne une âme errante qui prend possession d'un vivant, selon une croyance qui s'est développée en Europe orientale à partir du XVIII^e siècle.

Le dibbouk fait partie des créatures surnaturelles qui ont dépassé le domaine de la superstition, pour devenir un thème inspirant les artistes d'hier et d'aujourd'hui. Le mahJ est le premier musée à explorer le sujet dans une foisonnante exposition mêlant théâtre, cinéma, musique, littérature, et culture populaire.

Dossier pédagogique Le Dibbouk Fantôme du monde disparu

https://www.mahj.org/sites/default/files/2024-09/DP_Dibbouk.pdf

Introduction

Un hassid est une personne menant une vie très pieuse, à la ferveur mystique, et cherchant à respecter les commandements de la Torah à la lettre. Ce courant invite à l'enthousiasme dans l'accomplissement des commandements divins et à des prières ardentes. Le monde hassidique s'organise autour d'un rabbin, qui a toute autorité sur sa communauté. Le courant hassidique le plus connu est le courant Loubavitch. Dans le judaïsme, les premiers récits populaires de possession d'un humain par un esprit remontent au XIII^e siècle. Mais c'est la publication en 1918 de *Dibbouk*, pièce de l'écrivain et ethnographe russe Shloyme Zanol Rapoport (1863-1920), connu sous le nom de plume Sh. An-ski qui confère à cette légende sa notoriété. Inspirée des traditions orales recueillies par l'écrivain lors de ses expéditions ethnographiques (1912-1914) en Volhynie et en Podolie (actuelle Ukraine) au sein des populations juives hassidiques¹, l'œuvre met en scène les amours tragiques de Hanan et Léa, contrariés par leurs pères : foudroyé de chagrin, le fiancé meurt mais revient sous forme de dibbouk habiter le corps de sa promise. Il s'exprime à travers elle pour refuser l'union de Léa avec un autre prétendant. Une cérémonie d'exorcisme s'efforce d'expulser l'esprit qui hante la jeune fille ; mais celle-ci, décidée à suivre son bien-aimé, le rejoint « entre deux mondes ».

Par l'exploration artistique de ce thème au théâtre, au cinéma et dans les arts plastiques, l'exposition propose d'appréhender le Dibbouk à la fois comme à un objet majeur de la culture juive moderne, mais aussi comme une clef de compréhension de l'identité juive, hantée par un passé souvent traumatique, et par la disparition de ceux qui nous ont précédés.

1. Le Hassidisme est un mouvement populaire mystique qui se répand chez les juifs d'Europe orientale à partir du XVIII^e siècle.

Les communautés juives d'Europe centrale et orientale avant la Seconde Guerre mondiale

Sh.An-ski, 1914, cité dans Sylvie Anne Goldberg, « Une valse du démon et de l'histoire », L'Homme, 195-196, 2010.

« La vie juive a traversé un énorme bouleversement au cours des dernières cinquante-soixante années, et la perte de nos créations populaires est parmi les plus infortunées victimes de cette transformation.

Avec la mort de chaque vieille personne, avec chaque incendie qui éclate, avec chaque exil que nous subissons, nous perdons un pan de notre passé. Le meilleur exemple de notre vie traditionnelle, nos coutumes et nos croyances disparaissent ; les vieilles légendes poétiques et les chants et les mélodies seront bientôt oubliés ; les anciennes et magnifiques synagogues tombent en ruine ou sont abandonnées aux flammes tandis que les plus précieux de nos ornements religieux se perdent ou sont vendus – souvent même à des non-juifs ; les pierres tombales de nos pieux ancêtres

sont englouties par la terre, leurs inscriptions sont effacées. Bref, notre passé, sanctifié par le sang et les larmes de tant d'innocents martyrs, s'évanouit et sera bientôt oublié ».

Entre 1912 et 1914, An-ski organise plusieurs expéditions dans les bourgades juives du sud-ouest de l'Ukraine, en Volhynie, Podolie et dans la région de Kiev. Cette zone avait retenu son attention car une part importante de la population juive qui s'y trouvait ne l'avait pas quittée durant des siècles. Berceau du hassidisme, elle comptait une très grande quantité de monuments juifs anciens. La campagne de 1913 fut la plus longue et celle de 1914 fut interrompue par le début de la Première Guerre mondiale.

En plus de la collecte d'objets, des musicologues, compositeurs s'appliquèrent à rassembler et à enregistrer la musique populaire sous toutes ses facettes – du klezmer aux chants liturgiques – sur des cylindres de cire, en faisant usage du phonographe, dès le début de l'expédition ; c'est l'une des premières fois qu'il est ainsi employé. Un grand nombre de contes et de légendes ont également été enregistrés durant les campagnes ethnographiques, mais les archives de ces expéditions ont disparu au cours de la Révolution russe en 1917 et de la guerre civile qui l'a suivie.

Le photographe qui accompagna ces trois expéditions était le peintre Solomon Youdovine, neveu d'An-ski. Il réalisa plus de 1 500 prises de vue, dont près de 400 sont parvenues jusqu'à nous, dispersées dans diverses collections.

Ces photographies ont immortalisé un grand nombre de synagogues, et de la meilleure façon possible, la vie des juifs dans la zone de résidence au début du XXe siècle.

Shloyme-Zanvil Rapoport, dit Sh. An-ski ou An-ski, reste l'auteur d'une œuvre majeure : Le Dibbouk. Personnage en vue, journaliste, directeur de rédaction, traducteur, auteur prolifique de prose comme de poésie, en russe et en yiddish, il a participé au mouvement révolutionnaire russe et a surtout organisé la première expédition ethnographique dans la « zone de résidence² », ce qui a fait de lui le père-fondateur de l'étude du folklore et de l'ethnographie juive.

Shloyme Rapoport naît et grandit dans une famille juive pauvre de Vitebsk (actuelle Biélorussie). Ayant appris le russe à l'adolescence, il quitte rapidement la maison natale et passe sa jeunesse au milieu des mineurs du Donbass, dans l'actuelle Ukraine. En 1892, le jeune écrivain libéral quitte la Russie pour aller vivre en Allemagne, en Suisse et à Paris. Durant ces années passées à l'étranger, il embrasse le socialisme.

Revenu d'émigration en 1905, An-ski décide de se consacrer en Russie à l'étude des arts populaires juifs. À cet effet, il organise une véritable expédition de collecte d'objets et de récits populaires dont les objectifs n'étaient pas seulement scientifique. En premier lieu, il voyait les populations juives des bourgades du sud-ouest de l'Empire tsariste comme une communauté dont les traditions sociales et les pratiques économiques permettraient d'arriver au socialisme sans passer par le capitalisme. En second lieu, An-ski présumait que cette collecte de la culture populaire permettrait aux intellectuels juifs de se reconnecter à une culture juive traditionnelle. Enfin, à ses yeux, le folklore devait se transformer en source d'inspiration pour les écrivains et les artistes, permettant ainsi l'émergence d'une culture juive laïque et nationale.

2. À la veille du XXe siècle, l'immense majorité des 5 400 000 juifs de l'Empire russe était confinée dans une région connue sous le nom de « zone de résidence » (essentiellement l'Ukraine mais aussi la Biélorussie, la Lituanie et une partie de la Pologne) hors de laquelle il ne leur était pas permis de s'établir. Ces populations parlaient le russe, l'allemand, le polonais et surtout le yiddish. Elles étaient unies par une même culture, même si beaucoup de leurs membres s'étaient détournés de la religion pour s'engager dans le combat politique et social.

Sholem Aleikhem 6, Gens de Kasrilevkè, 1901-1915, in R. Ertel, Royaumes Juifs. Trésors de la littérature yiddish, Paris, Robert-Laffont, 2008, traduction Jacques Mandelbaum

« La ville des petits bonshommes où je te conduis, ami lecteur, se trouve en plein centre de cette « zone » bénie où l'on a entassé les Juifs [...], tout en les conviant à croître et à multiplier. [...]

Cette ville est de toute beauté. Vue de loin en particulier ! Vue de loin, comment vous décrire cela, elle prend l'apparence d'un tournesol gorgé de graines, ou bien d'une planche à pain couverte de miettes. [...] une colline la surplombe, au pied de laquelle s'entassent un grand nombre de mesures comme les tombes d'un vieux cimetière, comme de vieilles stèles noircies et tordues. À quoi bon, par ailleurs, évoquer des rues là où les maisons n'ont pas été conçues à proprement parler, avec compas et avec mesure, là où l'espace qui les sépare se réduit presque à néant ; pouvez-vous m'indiquer l'utilité d'un espace vide quand on peut y mettre un logement ? [...]

Sachez cependant, si cela peut vous rassurer, que des rues, il y en a, grandes, petites, étroites, dérobées, certes pas très droites, toutes sinueuses et déclives, au détour desquelles, soudain, apparaît une mesure, ou une cave, à moins que ce ne soit vraiment une fosse ? [...]

Puis il y a encore, au beau milieu de la ville, une large place demi-circulaire, ou peut-être rectangulaire ; c'est là que se trouvent les échoppes, les boutiques, les boucheries, les stands et les étals ; c'est là que chaque matin le marché s'installe [...] avec toutes sortes de marchandises et d'aliments : poissons, oignons, raifort, persil, et divers trognons de chou. [...] Durant la journée, c'est là, sur cette même place, que toutes les chèvres de la ville s'étendent et se chauffent au soleil ; c'est là aussi [...] que se trouvent les maisons de prière, les synagogues ³, les oratoires ⁴ et les écoles de la ville où les enfants juifs étudient la Torah ⁵, prient, lisent et écrivent, où les maîtres et leurs élèves chantent et hurlent à vous rendre sourd... Là, le bain public où se baignent les femmes, l'hospice où meurent des juifs, et autres lieux enchanteurs [...]. [La ville] ne sait évidemment rien des canalisations, du tout-à-l'égout, de l'électricité et de ce genre de luxe ; mais qu'importe cela ? [...]

S'il y a une chose dont [la ville] puisse s'enorgueillir, c'est bien de ses cimetières. Cette ville bénie en possède deux, fort prospères l'un et l'autre : l'ancien et le nouveau. À proprement parler, le nouveau est déjà assez ancien et il ne manque pas de tombes. Il n'y aurait bientôt plus à « s'étendre » s'il devait survenir, à Dieu ne plaise, un pogrom, une épidémie de choléra ou un de ces malheurs à la mode du temps ».

3. Synagogue : édifice du culte juif.

4. Oratoire : lieu consacré à la prière.

5. Torah : Bible hébraïque.

6. Sholem Aleikhem (1859-1916) était un écrivain juif de langue yiddish, né dans l'Empire Russe et immigré à New York au début du XXe siècle. Très populaire, il a contribué à renouveler et promouvoir la littérature yiddish.

Sh. An-ski, cité par Sylvie Anne Goldberg dans Clepsydra, Essay on the Plurality of Time in Judaism, Stanford University Press, 2016

« Le sort de l'écrivain est généralement pénible, celui de l'écrivain juif l'est tout particulièrement. Son écriture est déchirée ; il vit dans deux rues, s'exprime en trois langues, vit misérablement en marge de toutes, et j'ai vraiment enduré ce fardeau. [...] Je me jetais alors de tous côtés et me suis porté vers un autre peuple. Ma vie s'est alors brisée, elle s'est écartelée, elle resta déchirée. De nombreuses années de ma vie se sont déroulées dans ces marges, au bord de la séparation entre ces deux rues —et c'est pourquoi je vous prie de retirer seize années des vingt— cinq qu'a duré ma carrière littéraire jusqu'ici ».

Dibbouk, démons et créatures fantastiques

« Dibbouk » signifie « attachement » en hébreu, en référence à l'esprit qui habite le corps d'un individu auquel il reste attaché. « Les dibboukim⁷ sont une présence. Ils sont notre mémoire dont nous ne voulons pas, ne pouvons pas et ne devons surtout pas nous libérer. »

Les premiers cas documentés dans le judaïsme de possession par des esprits proviennent des communautés juives séfarades ⁹ de Safed, en Palestine ottomane, et d'autres localités du pourtour méditerranéen au XVI^e siècle.

Du XVII^e au XVIII^e siècle, la vie et la culture juives sont saturées d'affaires de forces maléfiques qui s'emparent d'individus innocents. Les rabbins, jusque-là garants de l'ordre socioreligieux de leurs communautés, paraissent impuissants face à l'intrusion intempestive du Satan, des démons et d'âmes errantes qui cherchent un refuge corporel pour amender leurs fautes passées. Les incantations¹⁰, les jeûnes, les recommandations éthiques et les conseils de conduite, comme prier ou s'absorber jour et nuit dans la Torah, n'y font rien. Quant aux médecins, ils semblent eux-mêmes déconcertés face à la prolifération de forces diaboliques qui s'emparent des corps pour les dérégler. Les dibboukim, excités de voir l'impuissance des instances régulatrices, se gaussent du désordre qu'ils provoquent et donnent l'impression d'avoir pris le pouvoir.

Dans le monde ashkénaze, ce n'est que vers la fin du XVII^e siècle que des cas de possession sont relatés¹¹. Ils se multiplient ensuite dans les communautés hassidiques au XIX^e siècle. Ce développement va s'accompagner de la production d'amulettes¹² de protection.

7. *Dibboukim est le pluriel de dibbouk en hébreu.*

8. *Hanna Krall est une reporter et écrivaine polonaise née en 1935.*

9. *Les juifs séfarades sont les descendants des réfugiés d'Espagne et du Portugal qui furent persécutés à la fin du XV^e siècle et*

contraints de quitter la péninsule Ibérique. Bon nombre d'entre eux s'installèrent dans l'Empire ottoman et en Afrique du Nord.

10. *Formules magiques ou chants qui ont le pouvoir d'appeler des forces surnaturelles.*

11. *Monde juif d'Europe centrale et orientale.*

12. *Petit objet que l'on porte sur soi et auquel on attribue le pouvoir de préserver des maladies, des accidents et des maux les plus divers.*

Yehude-Leyb Cahan, Yidishe folklor, filologishe shriftn fun Yivo, t. V, Vilna, YIVO, 1938, n° 55, p. 161-162.

Repris dans Yiddish Folktales, catalogue de l'exposition, éd. par Beatrice Silverman Weinreich, traduction anglaise par Leonard Wolf, New York, Pantheon, YIVO, 1988, p. 331-332, traduction française par Jean Baumgarten.

Mon grand-père acheta une forêt à Paluzh et il ordonna aux paysans de couper certains arbres. Un jour, un groupe d'enfants se rendit dans la forêt pour ramasser des champignons. Quand ils eurent fini, ils coururent retrouver une petite fille qu'ils avaient laissée en arrière. La petite fille s'assit pour se reposer, adossée au tronc d'un arbre. À ce moment, elle commença à tousser, car un esprit ¹³ avait pénétré en elle. Elle finit par retourner chez elle et sa famille remarqua qu'elle toussait, comme un chien qui aboie. Quand elle se taisait, l'esprit se mettait à parler. Et quand elle parlait, elle développait un goître¹⁴. L'esprit avait l'habitude d'appeler la maman de la petite fille mère et elle devait lui donner tout ce qu'elle désirait. Un jour, alors qu'elle réclamait du lait, elle dit : « Mère, si tu ne me donnes pas du lait, j'étrangle ta fille. [...] Mon grand-père se déguisa et dit : « Je suis le rabbin¹⁵ [...] Et je t'ordonne de sortir de cette jeune fille ! »

L'esprit répliqua : « Tu prétends être rabbin ! Tu es l'homme qui a acheté la forêt et qui a envoyé un couple de paysans costauds avec des haches pour abattre les arbres ! Et ils ont abattu l'arbre dans lequel je vivais et c'est pourquoi j'ai dû prendre possession de la jeune fille. »

L'esprit leur expliqua qu'il avait déjà été réincarné en chien, un chien brun très tranquille que mon père connaissait et avait vu. Des enfants chrétiens l'ont tué. Aussi l'esprit pénétra dans un cheval. Mais le cheval mourut ; c'est alors que l'esprit s'est réincarné dans l'arbre. Puis [mon grand-père] a acheté la forêt et a coupé les arbres, à la suite de quoi L'esprit s'est réincarné dans la jeune fille.

L'esprit tourmenta si violemment la fillette que finalement les parents allèrent voir le rabbin [...]. Il se querella avec l'esprit, car il voulait quitter le corps de la jeune fille par la gorge et le Rabbi

voulait qu'il sorte par ses petits doigts. Finalement, L'esprit fut expulsé. Quand il sortit, on entendit un énorme bruit, comme un coup de feu. [...] ».

13. Nous avons remplacé gilgl dans le texte original par « esprit ». Un gilgl (en hébreu gilgoul) est semblable à un dibbouk : c'est l'âme

d'une personne décédée qui se réincarne dans diverses créatures afin d'expié des fautes commises durant sa vie ou lors de précédentes incarnations.

14. Grosseur de la forme d'une boule au niveau du cou ou de la gorge.

15. Un rabbin est le chef religieux d'une communauté juive. Son rôle consiste à animer et guider sa communauté, par ses sermons

et son enseignement, par la célébration de mariages, majorités religieuses, obsèques, en s'occupant de culture autant que de culte.

Le Marchand et le génie, dans Mille et une nuits, Paris, Flammarion, 2004, traduction Antoine Galland.

Il y avoit autrefois un marchand qui possédoit de grands biens, tant en fonds de terre, qu'en marchandises et en argent comptant. Il avoit beaucoup de commis, de facteurs et d'esclaves. [Le marchand part en voyage. Sur la route, il s'arrête pour se nourrir de dattes et boire de l'eau].

Il vit paroître un génie tout blanc de vieillesse, et d'une grandeur énorme, qui, s'avançant jusqu'à lui le sabre à la main, lui dit d'un ton de voix terrible : « Lève-toi, que je te tue avec ce sabre, comme tu as tué mon fils. » Il accompagna ces mots d'un cri effroyable. Le marchand, autant effrayé de la hideuse figure du monstre, que des paroles qu'il lui avoit adressées, lui répondit en tremblant : « Hélas ! mon bon seigneur, de quel crime puis-je être coupable envers vous, pour mériter que vous m'ôtiez la vie ? » « Je veux, reprit le génie, te tuer de même que tu as tué mon fils. » « Hé ! bon Dieu, repartit le marchand, comment pourrais-je avoir tué votre fils ? Je ne le connois point, et je ne l'ai jamais vu. » « Ne t'es-tu pas assis en arrivant ici, répliqua le génie ? N'as-tu pas tiré des dattes de ta valise, et, en les mangeant, n'en as-tu pas jeté les noyaux à droite et à gauche ? » « J'ai fait ce que vous dites, répondit le marchand, je ne puis le nier. » « Cela étant, reprit le génie, je te dis que tu as tué mon fils, et voici comment : dans le temps que tu jetois tes noyaux, mon fils passoit ; il en a reçu un dans l'œil, et il en est mort ; c'est pourquoi il faut que je te tue. » « Ah ! monseigneur, pardon, s'écria le marchand. » « Point de pardon, répondit le génie, point de miséricorde. N'est-il pas juste de tuer celui qui a tué ? » « J'en demeure d'accord, dit le marchand ; mais je n'ai assurément pas tué votre fils ; et quand cela seroit, je ne l'aurois fait que fort innocemment ; par conséquent je vous supplie de me pardonner, et de me laisser la vie. » « Non, non, dit le génie en persistant dans sa résolution, il faut que je te tue de même que tu as tué mon fils. »

La figure du dibbouk au théâtre et au cinéma

L'idée de l'écriture de Dibbouk est venue à An-ski au cours de son expédition ethnographique.

À l'image de son auteur qui par nécessité parle plusieurs langues, Le Dibbouk puise ses origines à la fois dans le russe, le yiddish et l'hébreu.

En 1914, An-ski rédige la première version de la pièce en russe et l'envoie pour avis au dramaturge Constantin Stanislavski ¹⁷, qui lui conseille d'en faire une version en yiddish pour qu'elle puisse être jouée par des acteurs juifs. C'est finalement la traduction en hébreu du poète Haïm Nahman Bialik ¹⁸ qui fut publiée la première, en 1918, la version en yiddish suivit en 1919.

La première mondiale de la pièce Le Dibbouk a lieu au théâtre Elizeum à Varsovie le 9 décembre 1920, un mois après la mort d'An-ski.

Magistralement interprétée en yiddish par les acteurs de la Vilner Trupe, le spectacle s'inscrit dans le courant expressionniste, nourri de folklore et de légendes hassidiques. L'artiste Henryk Berlewi dessine l'affiche et le programme. Pour le théâtre yiddish, la pièce est le chef-d'œuvre tant attendu

attestant que même s'il est modestement né des pourim shpil [19](#) , le théâtre juif peut atteindre le niveau du grand art et s'exporter internationalement. Parallèlement, à Moscou en 1918, la compagnie de théâtre Habima (« scène » en hébreu) voit le jour. En janvier 1922, la troupe joue Le Dibbouk en hébreu, dans la traduction de Haïm Nahman Bialik, avec une mise en scène d'Evgueny Vakhtangov, des décors de Natan Altman et une musique de Joel Engel²⁰ .

La plupart des acteurs de Habima ne parlaient pas l'hébreu, et les spectateurs russophones ne le comprenaient pas non plus. C'est la mise en scène puissante et le jeu corporel qui aidaient le public à comprendre la pièce, devenue un succès. Le rôle principal de Léa fut tenu pendant près de 60 ans par l'actrice Hanna Rovina, qui, avec ses tresses, incarne durablement la fiancée juive possédée et devient une icône du théâtre israélien.

En 1926, la compagnie Habima effectue une tournée en Europe et en Amérique. À Paris, elle joue Le Dibbouk en hébreu, au théâtre de la Madeleine.

En 1927, la pièce est traduite en français puis jouée un an plus tard au studio des Champs-Élysées. Cette adaptation en français a été saluée par la presse avant d'être reprise en 1930 au théâtre Montparnasse. Elle revient à nouveau en 1937 au moment de l'Exposition internationale.

La compagnie des Compagnons de l'Arche, fondée pendant l'Occupation et dirigée par André Marcovici, choisit Le Dibbouk en 1947 pour remonter sur scène au théâtre La Bruyère puis au théâtre Edouard VII.

16. Natan Altman (1889-1970) était un peintre originaire d'Europe orientale et membre de l'avant-garde cubiste.

17. Constantin Stanislavski (1863-1938) était un comédien, metteur en scène et professeur d'art dramatique polonais.

18. Haïm Nahman Bialik (1873-1934) était un poète originaire d'Europe orientale immigré en Palestine mandataire. Il est une figure majeure de la poésie hébraïque.

19. Le Pourim shpil est un ensemble de manifestations festives, populaires, à caractère parodique autour du Livre d'Esther et de la fête de Pourim.

20. Joel Engel (1868-1927) était un critique musical, compositeur, folkloriste, musicologue et l'une des figures de proue du mouvement d'art musical juif en Russie puis en Palestine mandataire.

Sh. An-ski cité par Ch. Citron in Oisgeklibene Schriften, Buenos Aires, Ateneo Leterario en el Iwo, 1964, p. 85

« L'idée [de la pièce] m'en est venue lorsque je traversais les provinces de Podolie et de Volhynie [21](#) pour en collecter le folklore. Arrivant avec Engel à Iarmolinets, une bourgade de Podolie, nous ne trouvâmes pas d'auberge. L'homme riche du lieu nous hébergea [...] il avait une fille, enfant unique de 17 ou 18 ans, ravissante, solitaire, avec un long visage pâle et deux grands yeux profonds. Modeste comme la chasteté incarnée, elle parlait à peine [...]. Mais, quand le shabbes [22](#) , un jeune étudiant [...] venait dîner chez eux, beau garçon, avec des yeux bleus rêveurs et une paire de longues papillotes bouclées, la jeune fille devenait alors une autre personne [...]. Ces deux jeunes âmes pures étaient attirées l'une par l'autre comme par magnétisme, à l'insu de tous et peut-être, qui sait, d'eux-mêmes ? Le dernier shabbat, [...] le riche [homme] me parla de ses affaires et de son projet de marier sa fille au fils d'une riche et prestigieuse famille [...].

Il me vint à l'esprit qu'une tragédie allait se produire dans cette maison. À partir de ce soir-là, je me mis à imaginer les différentes voies qu'elle pouvait emprunter pour se perpétuer [...]. »

William Shakespeare, Roméo et Juliette, traduction Pascal et Antoine Collin, Montreuil, Éditions théâtrales, 2012, prologue.

Deux puissantes maisons, d'égale dignité, Dans la belle Vérone où se joue notre scène,
Font revivre une guerre où une ancienne haine
Souille à nouveau de sang les mains de la cité.
De ces deux ennemis aux fatales entrailles
Sont nés deux amoureux, deux étoiles filantes

Dont l'atroce destin menant aux funérailles
Va sceller au tombeau toutes les mésaventures.

Debra Caplan, Yiddish Empire. The Vilna Troupe, Jewish Theater, and the Art of Itinerancy, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2018.

Voici comment un spectateur, le compositeur américain de théâtre yiddish Joseph Rumshinsky, a décrit les premiers instants :

Le théâtre Elizeum [...] était long et étroit, avec des bancs nus ; il dégageait une impression d'espace.

impression d'une caserne russe. Je me suis assis sur l'un des bancs durs. Il faisait nuit noire.

J'ai vu devant moi un vieux tallit [23](#) trempé de larmes. Dans l'obscurité épaisse, j'ai vu un grand homme hassidique, un homme de la rue. Un jeune homme avec un livre religieux et une lampe. Il regardait au loin, vers le néant. Lorsque le deuxième rideau s'est levé et que j'ai vu la synagogue, j'ai entendu des voix plaintives.

Des voix qui chantaient une mélodie mystérieuse, sans paroles, des voix qui gémissaient, qui communiaient avec Dieu, des voix qui se rapprochaient des générations précédentes. Elles ont chanté lentement, très lentement, et se balançaient avec une intensité nerveuse.[...]

Il s'est écoulé beaucoup de temps avant qu'ils ne prononcent le premier mot. C'était comme une longue ouverture, mais sans orchestre.

Le public du théâtre Elizeum est resté assis, silencieux et sans souffle, profitant d'une expérience entièrement nouvelle.

Le Dybbuk de la troupe de Vilna s'est terminé par un épilogue dans lequel tous les personnages, morts et vivants, se sont donné la main et ont chanté en chœur le motif du Cantique des cantiques [24](#) . À la fin, le public a explosé en applaudissements.

21. Les provinces de Volhynie et de Podolie se trouvent en actuelle Ukraine.

22. Shabbat en yiddish : jour non travaillé du vendredi soir au samedi soir dans le judaïsme

23. Talith : châle de prière dans la religion juive.

24. Cantique des cantiques : livre de la Bible composé d'une suite de poèmes et de chants d'amour alternés entre un homme et une femme.

L'adaptation du Dibbuk au cinéma par Michał Waszynski en 1937, est le premier film yiddish, mais aussi polonais, à toucher un public international, débordant les frontières de la communauté juive.

Confié au réalisateur polonais le plus populaire de sa génération, Le Dibbuk développe un nouveau style gothique juif, un surnaturel hassidique, dérivé de l'expressionnisme allemand. Fidèle à la pièce, le réalisateur intègre à l'équipe des acteurs du théâtre yiddish, proches d'An-ski comme Alter Kacyzne et confie les chants au célèbre cantor de synagogue Gershon Sirota.

En résonance avec l'époque tumultueuse traversée par la Pologne, le film constitue le crépuscule de la culture yiddish. Si une partie de l'équipe du film a travaillé ensuite à Broadway, Sirota a péri en 1943 dans le ghetto de Varsovie et Kacyzne fut assassiné lors du pogrom de Tarnopol en juillet 1941.

Michał Waszynski, Le Dibbuk, 1937, centre Medem, traduction Erez Levy.

Le messager : des âmes défunes reviennent dans le monde et y pérégrinent jusqu'à ce qu'elles atteignent leur transformation spirituelle. Des âmes pécheresses se réincarnent en animaux, poissons et plantes ; mais il arrive qu'une âme égarée entre dans un corps vivant, étranger, celui d'un être aimé autrefois. Cela est un dibbuk.

La destruction des juifs d'Europe et le procès Eichmann

Et je vois toujours leurs visages, Je scrute sans fin leurs regards – ils ne sont plus – je pense et songe, dans le théâtre de l'âme, je les vois. Et je vois toujours leurs visages, Je scrute sans fin leurs regards – ils ne sont plus – je pense et songe, je les vois dans le théâtre de l'âme. Stanisław Wyspiański, extrait de Et je vois toujours leurs visages, 1910, traduit du polonais par Margot Macor.

Lorsque Le Dibbouk est présenté pour la toute première fois sur scène en 1920 à Varsovie, la communauté juive en Pologne compte plus de 3 millions de personnes, soit 10 % de la population. La Shoah l'anéantit, et la chute du stalinisme qui s'abat ensuite sur la Pologne ne laisse guère d'espace aux survivants qui, au gré des pogroms ²⁵ et des poussées antisémites, quittent le pays. La communauté juive de Pologne n'existe plus et sa disparition est passée sous silence.

Il faut attendre le dégel des années 1980 pour amorcer le débat, toujours en cours et complexe sur la place du judaïsme, de son histoire et de sa culture dans la société polonaise. En 1987, l'historien Jan Błoński publie l'essai Les pauvres Polonais regardent le ghetto dans lequel il décrit la passivité des polonais vis-à-vis de leurs voisins juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Dans son sillage, des intellectuels et des artistes prennent part au débat. Le souvenir des juifs s'invite dans les consciences polonaises et la pièce d'An-ski devient alors l'un de ses vecteurs.

En 1988, Andrzej Wajda marque un tournant en mettant en scène Le Dibbouk, une première en polonais depuis la fin de la guerre.

Depuis, en Pologne, de nombreuses mises en scène de Dibbouk font référence à la Shoah.

Deux font date ; celles de Krzysztof Warlikowski (2003) et de Maja Kleczewska, présentée au théâtre juif de Varsovie en 2015

25. Pogrom est un mot d'origine russe signifiant « dévaster, démolir violemment ». Historiquement, le terme désigne des attaques violentes commises sur des Juifs par des populations locales non-juives dans l'Empire russe et dans d'autres pays.

La première du Dybuk dans la mise en scène de Maja Kleczewska au théâtre juif de Varsovie a lieu le 17 avril 2015, deux jours avant le 72^e anniversaire du soulèvement du ghetto de Varsovie.

Alors que le texte d'An-ski décrit l'alliance brisée entre le père de Léa et le père de Hanan, le choix de Kleczewska d'y ajouter les récits des survivants du ghetto de Varsovie confère à la pièce un sens plus large, celui de l'alliance brisée entre Juifs et Polonais. C'est aussi le récit d'une mémoire refoulée qui réémerge.

Dans ce contexte, l'histoire et l'emplacement du théâtre, construit à la fin des années 1960 au centre du quartier juif d'avant-guerre sur le site de l'ancien ghetto, deviennent particulièrement significatifs.

Dès les premiers instants de la pièce, loin des yeux du spectateur, un personnage récite le témoignage d'un survivant. Figure hors du temps, suspendue entre la vie et la mort, à la fois le Messager et le survivant, il nous guide à travers la mémoire et les images de la ville d'aujourd'hui, reconstruite sur les ruines du ghetto. Comme pour nous rappeler que nous ne devons jamais oublier l'histoire de l'endroit où nous vivons.

Ici, Léa invite à son mariage non seulement sa mère décédée et son amoureux mort prématurément, mais aussi tous les disparus du ghetto.

Romain Gary, La danse de Gengis Cohn, Paris, Gallimard, "Folio", 1967.

« Mon nom est Cohn, Gengis Cohn. Naturellement, Gengis est un pseudonyme : mon vrai prénom était Moïché, mais Gengis allait mieux avec mon genre de drôlerie.

Je suis un comique juif et j'étais très connu jadis, dans les cabarets yiddish : d'abord au Schwarze Schickse de Berlin, ensuite au Motke Ganef de Varsovie, et enfin à Auschwitz. Personnellement, je ne suis pas resté dans ce camp illustre. Je m'en suis miraculeusement évadé, en décembre 1943, Dieu soit loué. Mais je fus repris quelques mois plus tard, par un détachement de SS sous les ordres du Hauptjudenfresser ²⁶ Schatz, que j'appelle Schatzchen dans l'intimité : un terme câlin qui veut dire "petit trésor", en allemand. Mon ami est maintenant commissaire de police de première classe,

ici, à Licht. [...] Nous ne nous sommes plus quittés, Schatzchen et moi, depuis cette belle journée d'avril 1944.

Schatz m'a hébergé : voilà bientôt vingt-deux ans qu'il cache un Juif chez lui. »

Autre extrait

« Schatz a alors une phrase que je trouve assez inouïe, lorsqu'on considère qu'il s'agit d'un ami.

C'est la première fois, dans mon expérience, dit-il solennellement que quelqu'un se livre à un massacre collectif, sans l'ombre d'une raison...

En voilà assez. Il n'est pas question de laisser passer une telle hutzpé²⁷ sans réagir. Lorsque je l'entends affirmer que c'est la première fois dans son expérience que quelqu'un se livre en Allemagne à un massacre collectif sans l'ombre d'une raison, je me sens personnellement visé. Je me manifeste. Je me place devant le commissaire, les mains derrière le dos. Je suis fier de constater que cela lui fait de l'effet. Il faut dire que je présente assez bien. Je porte un manteau noir très long, par-dessus mon pyjama rayé et sur le manteau, côté cœur, l'étoile jaune réglementaire. Je suis, je le sais, très pâle —on a beau être courageux, les mitraillettes des SS braquées sur vous et le commandement Feuer ! ça vous fait quand même quelque chose— et je suis couvert de plâtre des pieds à la tête. On nous avait fait creuser notre trou parmi les ruines d'un immeuble détruit par l'aviation alliée pour nous punir symboliquement et nous sommes demeurés en vrac sur le tas un bout de temps. Ce fut là que Schatzchen, sans le savoir à ce moment- là, m'a ramassé : je ne sais pas ce que sont devenus les autres, quels sont les allemands qui les ont hébergés en eux ».

26. Néologisme de Romain Gary qui peut signifier « grand bouffeur de Juif », il y a ici un jeu de mot avec Schatz qui en yiddish veut dire « trésor », on utilise en général ce terme affectueusement.

27. Audace, insolence en yiddish.

Transmettez le message suivant à Tolstoï²⁸ oralement et en personne entre 14h et 14h30 [heure d'Arad].

Stop.

Dibbouk²⁹ a été arrêté [à Kedem] et se trouve en prison. Un message officiel sera transmis cet après- midi. Jusqu'au message il faut garder sa localisation secrète. Salutations et remerciements.

Abarbanel. Stop.

Télégramme du Mossad ³⁰ informant de l'arrestation d'Eichmann

Le 11 mai 1960 à Buenos Aires, les services secrets israéliens procèdent à la capture d'Adolf Eichmann, principal responsable de la logistique de la « Solution finale », ayant échappé au procès de Nuremberg. Au cours de l'opération, Eichmann est surnommé « Dybbuk ».

Durant plus d'un an, son procès fait la une des médias et déclenche une prise de conscience en Israël et dans le monde entier du sort réservé aux juifs par les nazis. La parole des témoins prend une place nouvelle dans l'enceinte du tribunal et dans l'historiographie ; elle fait revivre les six millions de juifs assassinés dans la Shoah. C'est l'émergence de « l'ère du témoin », dont les enregistrements audiovisuels conservent la trace bouleversante.

Après le procès de Jérusalem et un voyage en Pologne, Romain Gary publie en 1967 La danse de Gengis Cohn, où la figure du dibbouk incarne le retour du refoulé dans la vie d'un criminel nazi devenu commissaire de police en République fédérale d'Allemagne.

28. Nom de code de Fritz Bauer (juge et procureur allemand) dans cette opération.

29. Nom de code d'Adolf Eichmann dans cette opération.

30. Services secrets israéliens.

La philosophe Hannah Arendt assiste en tant qu'envoyée spéciale du journal américain New Yorker au procès Eichmann à Jérusalem et publie ensuite son ouvrage, Eichmann à

Jérusalem. Dans ce livre, elle cherche à comprendre la personnalité de cet homme responsable du génocide des juifs et développe notamment le concept de banalité du mal.

Hannah Arendt, Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal, Paris, Gallimard, 1963, extraits.

« [...] Eichmann était persuadé de n'être pas ce qu'il appelait [...] un véritable salaud.

Et il se souvenait parfaitement qu'il n'aurait eu mauvaise conscience que s'il n'avait pas exécuté les ordres – ordres de dépêcher des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, à la mort, avec un zèle extraordinaire et un soin méticuleux.

À Jérusalem on admettait difficilement une pareille attitude. Une demi-douzaine de psychiatres avait certifié qu'Eichmann était « normal ». [...] Eichmann n'était pas fou au sens psychologique du terme et encore moins au sens juridique ».

« Eichmann était-il un cas modèle « d'auto-intoxication » et de stupidité extrême ? [...] »

Pour se persuader qu'il ne mentait ni aux autres, ni à lui-même, Eichmann n'avait qu'à évoquer le passé. Car il avait été en harmonie avec le monde qu'il avait connu. La société allemande, qui comptait quatre-vingts millions d'âmes, s'était défendue elle aussi, contre la réalité et contre les faits et avec les mêmes moyens : l'auto-intoxication, le mensonge, la stupidité. »

« [Au procès], il était évident pour tous que cet homme n'était pas un « monstre » [...].

Et on ne pouvait s'empêcher de penser que c'était un clown. »

« Mis à part l'extraordinaire intérêt qu'il manifestait pour son avancement, Eichmann n'avait aucun mobile ; et le seul carriérisme n'est pas un crime. Il n'aurait certainement pas assassiné son supérieur pour prendre son poste. Simplement, il ne s'est jamais rendu compte de ce qu'il faisait. »